



AMICALE DES
ANCIENS
D'ARAGO

STADE AÏMÉ GIRAL



Septembre 2015 - Août 2018

Promotion

Aimé GIRAL



Avec la participation de l'USAP

Remerciements

L'Amicale des Anciens d'Arago remercie chaleureusement Hélène LEGRAIS, pour ses textes et les photos.

Hélène Legrais est une ancienne élève du lycée François ARAGO et auteure de nombreux romans dont l'ouvrage *Les héros perdus de Gabrielle*, paru chez Calmant-Lévy, où Aimé GIRAL est un des principaux personnages.

AMICALE DES ANCIENS D'ARAGO
Lycée Arago, Avenue Paul Doumer,
66000 Perpignan
www.anciensdarago.com

Directeur de la publication : Robert Blanch
Rédacteur : Hélène Legrais
Chef de projet : Yvan Bassou
Dépôt légal : août 2015
Tirage : 1500 exemplaires - Diffusion gratuite
Imprimerie St André, Saint-Estève

AIMÉ GIRAL

1895 - 1915



Aimé GIRAL à 20 ans

Avertissement

Ce modeste livret, conçu à l'intention d'élèves de Seconde, est destiné à susciter chez eux l'envie d'approfondir la connaissance d'un homme, en proposant quelques clés pour l'aborder plus aisément.

Le mot du Président de AAA



Chaque année, l'Assemblée Générale de l'Amicale des Anciens d'Arago propose au Conseil d'Administration du lycée le nom d'un ancien élève remarquable pour la promotion des élèves rentrant en seconde au lycée Arago de Perpignan.

Vous êtes la 13^{ème} promotion que l'AAA baptise ainsi de façon républicaine et laïque.

Aimé GIRAL ! Peu de promotions d'élèves de seconde peuvent et pourront se prévaloir d'un parrain aussi célèbre.

Ce rugbyman prestigieux a été élève du collège de Perpignan (devenu au fil du temps lycée Arago), établissement où est né le rugby catalan en 1891 avec l'Union Athlétique du Collège de Perpignan.

Ce n'est pas pour son seul mérite de sportif exceptionnel que nous tenions à rendre hommage à Aimé Giral, mais pour le symbole qu'il représente aussi pour le centième anniversaire de sa mort : celui d'une jeunesse fauchée par la mort dans les combats de la Première Guerre Mondiale.

Aimé n'avait pas 20 ans quand il est mort pour les valeurs qu'il a défendues au prix de sa vie.

Quand vous passerez dans le hall d'entrée du lycée, jetez un regard sur la stèle où vous pourrez lire son nom et ceux de ses condisciples disparus avec lui au cours de la Première Guerre Mondiale.

Au travers de ce livret, sous la plume d'Hélène Legrais, vous découvrirez qui était Aimé Giral, ce qu'il a fait, ses valeurs et ses engagements.

L'Amicale des Anciens d'Arago est heureuse et fière qu'Aimé Giral honore la promotion 2015.

Bonne année scolaire à tous.

Robert Blanch



www.anciensdarago.com

Le mot du Proviseur



Bienvenue à la promotion Aimé Giral,

Le lycée Arago s'est encore embelli au cours de l'année scolaire 2014-2015. Vous trouverez un établissement où tous les moyens humains et matériels seront mis à votre disposition pour réussir votre scolarité.

Toutefois, cette réussite nécessite un engagement continu tout au long de l'année de vos études. L'année de seconde est un palier d'orientation important.

Je vous engage à vous référer aux qualités humaines ainsi qu'à la persévérance, à la pugnacité d'Aimé Giral pour réussir le parcours scolaire que vous allez débiter au lycée Arago de Perpignan.

A vos côtés avec toute l'équipe du lycée.

Le Proviseur
Pascal Colleu



LYCEE FRANCOIS ARAGO
22 Avenue Président Doumer
BP 60119
66001 PERPIGNAN Cedex
Tél. 04.68.68.19.29 Fax. 04.68.85.24.73



Premières passes collégiennes ...

Selon la légende, le rugby serait né en 1823 du « coup de folie » du jeune William Webb-Ellis prenant le ballon de football sous le bras pour aller marquer. Une histoire sans doute forgée par d'anciens élèves du collège de la ville de Rugby en Angleterre mais ce qui est sûr, c'est que ce nouveau sport est issu du milieu universitaire et donc des jeunes gens de la gentry britannique.

Traversant la Manche, le rugby atteint ensuite Paris via le Havre. Dans la capitale, lycéens et étudiants s'en emparent, et les provinciaux repartent chez eux pour les vacances avec ce drôle de ballon ovale dans leurs valises ...

Pour les Catalans, c'est un Port-ven-drais qui s'en charge : Albert Lincou. Il est élève au lycée Michelet de Paris qui remporte le premier championnat scolaire en 1891. Lincou, 16 ans, évolue dans l'équipe comme un avant.

Il revient ensuite au pays pour terminer ses études comme interne au Collège de Perpignan, ancêtre du lycée Arago, sis rue de la Porte d'Assaut. L'État pousse alors les jeunes gens à la pratique du sport ; il faut préparer de bons soldats afin de récupérer les « provinces perdues », l'Alsace et une partie de la Lorraine, annexées par la Prusse en 1871.





Les collégiens perpignanais font du sport dans le cadre de l'UACP (l'Union Athlétique du Collège de Perpignan). Albert Lincou et son compère Robert Buscail, passé de son côté par Bordeaux, fondent une section rugby. La Préfecture des P-O entérine la naissance de l'Association sportive du Collège de Perpignan le 29 octobre 1891 et les statuts sont votés le 14 décembre de la même année.

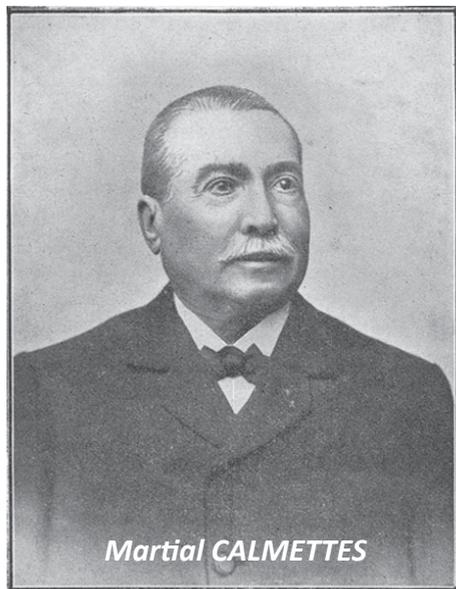
Leurs camarades de l'internat, ravis de trouver un dérivatif au morne ennui de leur vie au « bahut », se privent volontiers du petit pain de dix heures pour payer la cotisation de cinq à dix sous mensuels.

Leurs premières passes, les collégiens les échangent sur la place Arago, en attendant que sonne le début des cours. Les passants entre lesquels ils slaloment sont furieux et L'Indépendant fulmine contre « ces bandes de galopins » qui transforment « en champ clos, la plus belle de nos places publiques » mais qu'importe !

Le jeudi, jour de repos, ils vont jouer hors les murs de la ville, au Champ de

Mars (à l'emplacement de l'actuel lycée Jean Lurçat), terrain de manœuvres des régiments en garnison à Perpignan. Ils tracent les lignes du terrain à la craie par terre ... en évitant les zones couvertes de ronces ! Il n'y a pas de poteaux à demeure. Lorsqu'il y a un coup de pied à tenter pour une pénalité ou la transformation d'un essai, on va chercher des perches, couchées le long de la touche, et on les tient dressées dans des trous creusés au bon endroit.

Le principal du collège, Martial Calmettes, soutient l'UACP et dès 1892, l'équipe est prête à affronter celles d'autres établissements de l'Académie dans le cadre d'une compétition scolaire officielle. Elle dispute ses premiers



matches contre les lycées de Montpellier et Carcassonne.

L'UACP porte un maillot cerclé de blanc et de rouge à l'origine. Elle est entraînée

par le professeur de gymnastique du collège, Joseph Astor, et Albert Lincou en est le capitaine.

En 1899, le maillot devient noir barré transversalement de rouge. Le Champ de Mars est devenu le rendez-vous dominical des amateurs de joutes sportives et L'Indépendant, oubliant les « galopins », commence à rendre compte des exploits des jeunes « footballeurs » comme on dit à l'époque et notamment de leur premier grand déplacement à Montpellier, le 23 avril de cette même année pour affronter le Stade, champion du Midi et meilleure équipe scolaire du sud de la France



avec le Stade Olympien des Étudiants de Toulouse. Les jeunes Perpignanais et leur capitaine Reig sont battus, 8 à 0, mais avec les honneurs. À noter qu'à l'époque, il n'y a pas d'arbitre, ce sont les capitaines qui s'entendent pour trancher les points litigieux. On



est fair play ou on ne l'est pas, origines « british » obligent !

Le match retour est joué le 1^{er} avril 1900. Les collégiens catalans, principal et professeurs en tête, se rendent en cortège à la gare accueillir leurs adversaires au son du clairon et des tambours. Montpellier s'impose une fois de plus face à l'équipe menée désormais par Talien de Cabarus, fils de consul, mais 7 à 0 seulement. Dans l'enthousiasme, le public envahit le terrain, une première !

L'UACP est le club des internes. Les externes, plus libres de leur emploi du temps, créent de leur côté un club indépendant, évoluant lui aussi au Champ de Mars. L'Association des Externes contribuera à fonder en 1902 l'ASP (Association Sportive Perpignanaise), ancêtre de l'USAP.

« Je pense par ce beau dimanche d'octobre, à la réouverture de la saison de rugby, sur la route de Thuir ... Les maillots sont neufs, les visages roses. Le soleil est radieux ... Les champions de France, importants et graves, sont longuement acclamés. Barbe rassemble son troupeau ... Mounic, à mes côtés, réunit aussi son monde ... Le jeune Giral caracole devant les tribunes ... »

Max Courrége (lettre datée du 8 octobre 1914)

Le petit prince de Perpignan

Lorsqu'Aimé Giral intègre l'équipe première de l'ASP, il a dix-sept ans à peine (il est né le 8 août 1895) et il est élève au Collège de Perpignan. C'est le fils unique d'un boulanger (qui possédait quand même six boutiques !) de Perpignan, originaire de St Laurent de Cerdans et il rêve de devenir architecte. Intelligent, affable, doué pour tous les sports (quand la saison de rugby est terminée, il fait de l'athlétisme), il est aussi, ce qui ne gêne rien, fort beau garçon et les jeunes filles, cousettes et paperettes, viennent au stade rien que pour le voir jouer.

Grand, longiligne, il évolue dans l'équipe du Collège entraînée par un militaire qui est aussi surveillant, François Fournier. Et le dimanche, il mène l'équipe II de l'ASP dont il est le capitaine.

En 1912, le gallois Rowland Griffith est arrivé à Perpignan. Les Britanniques, inquiets de ce que les Frenchies allaient faire de « leur » rugby, ont envoyé sur

le continent un bataillon d'internationaux qui vont de club en club porter la bonne parole, celle du beau jeu et des bonnes règles. Le premier manuel de rugby en français est d'ailleurs écrit par un Anglais, à Bordeaux. À l'orée de la saison 1912/1913, le blond Gallois arrive du Racing Club de France à Paris en tant que capitaine et entraîneur. Il doit remonter une équipe affaiblie par plusieurs départs. Gilbert Brutus, ulcéré d'avoir été sanctionné pour avoir quitté une partie en cours suite à un coup de sang, a claqué la porte de l'ASP pour aller fonder un club concurrent, le SOP (Sporting Olympique Perpignanais) au Vernet et il a emmené avec lui plusieurs de ses coéquipiers. Pour pallier ces défections, Griffith tente alors un coup de poker : faire « monter » en équipe première le charismatique capitaine de l'équipe II, Aimé Giral.

Ce choix ne fait pas l'unanimité : le poste de demi d'ouverture est aussi délicat que stratégique et le confier à un si jeune joueur, c'est risqué ! Mais le « gosse » comme ses coéquipiers l'appellent, ne se laisse pas démonter, ni par les critiques, ni par quelques erreurs de jugement sur le terrain ; bosseur, il est assidu à l'entraînement et il apprend, patiemment. Les heures qu'il passe sur la pelouse du stade de la route de Thuir (actuellement stade Jean Laffon), à peaufiner son coup de pied notamment, et au manège des haras de l'armée, mis à la disposition de l'équipe, pour parfaire sa condition physique portent bientôt leurs fruits.



La charnière centrale qu'il forme avec son surveillant au Collège, François Fournier, demi de mêlée, s'impose à la manœuvre. Après avoir bien observé ses joueurs, Rowland Griffith pose les fondations de ce qui va devenir le jeu à la catalane. À la fin de la saison, il est en place.

Le Gallois part ensuite jouer à Marseille, sa mission accomplie.

La saison 1913/1914 n'est pas une longue marche triomphale vers le titre.



L'automne est plutôt chaotique. Aimé Giral, qui prépare le baccalauréat, doit jongler entre cours, entraînements et matches. Les déplacements l'obligent souvent à être absent le lundi. Collé, il doit retourner au Collège le jeudi pour travailler ... sous la surveillance de son coéquipier Fournier !

C'est au printemps que se produit le déclin. L'ASP élimine Toulouse et l'Aviron Bayonnais, champion de France en titre. L'affrontement avec les Basques est homérique. Au stade de la route de Thuir, impossible de les départager

malgré quatre prolongations de 10 min ; l'arbitre, épuisé, s'évanouit. Cette rencontre reçoit dans toute la presse sportive le surnom de « match-roi ». Les deux équipes sont dos à dos. La belle aurait dû se dérouler sur terrain neutre mais l'USFSA (L'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques) qui rêve de voir le rugby s'épanouir dans les grandes villes voit d'un mauvais œil les Perpignanais, ces « Espagnols », ces « sauvages », en position de remporter le titre. Le match d'appui est donc organisé à Bayonne et, pour plus de sûreté, l'USFSA envoie un des siens, l'Américain Allan Mühr, pour arbitrer. Les deux équipes refusent, désignent un autre arbitre ... et l'ASP s'impose au stade du Hardoy !

Voici les Catalans en finale contre Tarbes à Toulouse, le 3 mai 1914. Les supporters locaux n'ont pas oublié que l'ASP a éliminé leur équipe et le stade des Ponts Jumeaux est très hostile, les joueurs catalans sont copieusement sifflés et hués. Tétanisés par l'enjeu et l'ambiance, ils sont méconnaissables et en début de 2^{ème} mi-temps, Tarbes mène 7 à 0. Il reste 20 minutes à jouer. Félix Barbe, le capitaine des Sang et Or, rameute alors ses troupes : « Ouvrez, ouvrez ! ». Le 2^{ème} ligne François Nauté, un jeune vigneron de Torreilles, marque un premier essai, puis Félix Barbe double la mise. L'ASP n'est plus menée que 7 à 6 mais le chronomètre tourne.

Marcel Ouradou, journaliste au Cri Catalan, raconte : « *Posément, comme au manège, Courrège plaçait la balle et d'un impeccable coup de pied Giral l'envoyait vers le ciel entre les bras des poteaux accueillants. C'était la fin. Deux*

minutes après les Sang et Or étaient champions de France ».

Ainsi, la transformation, en coin, d'Aimé Giral permet in extremis à l'ASP de brandir pour la première fois le bouclier confectionné par Charles Brennus, graveur, président du club de rugby parisien, le SCUF et un des fondateurs de l'USFSA avec le baron Pierre de Coubertin qui a lui-même dessiné le trophée.

Et Albert Bausil de souligner qu'hormis Bayonne, depuis 22 ans que le championnat existe, seules des grandes villes l'avaient emporté : Paris, Bordeaux, Lyon et Toulouse. La victoire de la « modeste petite préfecture pyrénéenne » a dû en faire s'étrangler plus d'un à l'USFSA !

Jean Bouin, le plus grand champion de l'époque, en revanche envoie un télégramme de félicitation à ses amis aspéistes.

Et le lendemain, Perpignan fait un triomphe aux nouveaux champions de France à leur retour : bravos, fleurs, drapeaux, musique et feux de Bengale les accompagnent de la gare à l'Hôtel de Ville, sur la place de la Loge.

Une équipe sans internationaux où se côtoient vigneron et militaires, employé de commerce et dessinateur aux Ponts et Chaussées, fonctionnaire au cadastre, patron d'une usine d'anisette ... et collégien.

Quand on sait que l'ancien président du club n'est autre que Pierrot Ducup de St Paul, le petit fils de Pierre Bardou-JOB, l'homme le plus riche de la région, et qu'Albert Bausil, chef de file de l'intelligentsia catalane, à la fois journaliste, poète dramaturge et

romancier, en est un des dirigeants, on se rend compte que le rugby est sans doute la première activité qui ait réuni toutes les classes sociales dans les Pyrénées Orientales. Et c'est tout le département qui est en liesse pour fêter ce premier titre.



Seule ombre au tableau, on apprend la mort prématurée de Rowland Griffith à l'hôpital de la Timone à Marseille, victime de la typhoïde, à 28 ans à peine. Avant de rendre l'âme, le Gallois aura néanmoins eu le temps d'apprendre le triomphe de ses protégés, triomphe dont il aura posé les bases.

Aimé Giral, héros de la finale, idole des jeunes rugbymen catalans, petit prince de Perpignan, n'a pas le temps de se reposer sur ses lauriers. Il passe le baccalauréat après avoir été sacré champion tout en s'entraînant pour le concours de l'athlète complet organisé par le « Journal ».

Il s'agit d'enchaîner des épreuves d'athlétisme (sauts, lancers et courses) mais aussi de soulever des haltères et même de grimper à la corde. N'oublions pas qu'on essaie de préparer des soldats pour la guerre qu'on sent imminente !

Aimé Giral a terminé 2^{ème} de la zone sud, derrière le Toulousain Maltête. Il est qualifié pour disputer la finale prévue à Paris le 2 août ... elle n'aura jamais lieu. En effet, le 1^{er} août 1914, la France et l'Allemagne ont décrété la mobilisation générale.

Vingt ans pour l'éternité

L'Allemagne déclare la guerre à la France le 3 août 1914, soit trois mois jour pour jour après le sacre de l'ASP à Toulouse.

Toute l'équipe championne est mobilisée. Toute ou presque : l'arrière Joseph Couffe et Aimé Giral, trop jeunes, doivent attendre leur tour.

Giral fulmine : on l'écarte de l'équipe, on le prive du « grand match » ! Pendant ce temps, ses aînés se préparent à partir. Les régiments étant alors régionaux, comme tous les Catalans, ils sont versés pour la plupart au 53^{ème} ou au 80^{ème} régiment d'infanterie. Félix, le capitaine, est pour sa part artilleur et Paul Serres, un des ailiers, « avionneur ». La veille de leur départ, ils se réunissent au siège du club, place de la Loge, découtent l'écusson sang et or de leur maillot blanc et le font recoudre sur la manche de leur capote militaire. Ils trinquent et se donnent rendez-vous sur la Berlinerstrasse ... et pour le début du championnat. Car tous en sont convaincus, la guerre sera brève, et la victoire certaine. Ils seront de retour pour les vendanges !

Comme tous les Roussillonnais, ils partent défendre « la petite et la grande Patrie », « le petit losange et le grand drapeau », avec un seul mot d'ordre « Catalans avant tout, Français par-dessus tout ».

Le général en chef des armées françaises est catalan lui aussi : Joseph Joffre, de Rivesaltes. Il met un point d'honneur à envoyer ses compatriotes en première ligne : « *mes Catalans*, écrit-il

avec fierté, *ne reculent jamais* »

Et le plan de l'État, poussant à la pratique du sport pour préparer la guerre, fonctionne à merveille. La fraternité née sur les terrains de rugby se poursuit dans les tranchées ; les joueurs, habitués à se battre ensemble sur le terrain, par-delà les différences sociales, regrettent juste de ne pas être dans le même bataillon pour pouvoir monter à l'assaut côte à côte. Quant à leurs supporters, ils suivent sans hésiter ceux qu'ils voyaient monter à l'assaut des lignes adverses tous les dimanches.

L'histoire suivante fait le tour de la presse locale : Albert Codine est licencié à l'ASP. Mobilisé, il est maréchal des logis c'est-à-dire sergent. Lors d'un engagement, il voit tomber autour de lui les chefs de sa batterie. Tous ses supérieurs hiérarchiques. La situation est intenable. Codine prend le commandement.



Une heure après, l'artillerie ennemie se tait, la position est prise.

Le soir venu, le général vient passer ses troupes victorieuses en revue, très satisfait.

- Où est votre capitaine ?

- Mort, mon général.

- Le lieutenant ?

- Mort.

- Le sous-lieutenant ?

- Mort.

- Qui donc commandait alors ?

- Le maréchal des logis Codine.

Appelé, celui-ci s'avance. Le général l'interroge :

- Où avez-vous appris le courage et le sang froid ? L'art de mener les hommes ?

- Sur les terrains de rugby, mon général, répond fièrement Codine au garde à vous.

Tous donnent le même exemple mais n'ont pas forcément la même chance.

Les premiers joueurs de l'ASP tombent : le talonneur Raymond Schuller dès le 20 août (mais on n'aura confirmation de sa mort que quatre mois plus tard), le 2^{ème} ligne Maurice Gravas le 20 septembre, le demi de mêlée François Fournier le 24 septembre, lui aussi en montrant l'exemple. Dans le « Cri catalan », Albert Bausil raconte : « *dans une tranchée, il était à la bataille, avec ses hommes. Eux se couchaient à l'abri du talus, sac sur le dos, la main seule dehors, pour tirer.*

Lui, il ne pouvait pas rester couché. Il s'est levé, bruni, échevelé – superbe. Son fusil était épuisé, sa cartouchière vide. Un soldat lui passe une arme toute chargée ... « Vous allez voir comment on les déquille ! » Il est là, debout, gouailleur, dans le lyrisme de son courage et de son héroïsme. Une pluie de



mitraille passe. Et il roule dans le fossé, le ventre criblé – mort.

Il ne devait pas mourir ; mais à mourir il ne pouvait pas mourir autrement. »

En effet, le joueur téméraire, plein de panache, toujours à l'attaque sur le terrain de la route de Thuir, restait le même sur le champ de bataille.

Et ce n'est pas fini : suivent le 3^{ème} ligne aile Joseph Lida le 1^{er} novembre, quelques jours après avoir été fait officier, et le torreillan François Nauté, auteur du premier essai de la finale, le 9.

C'est le moment où les deux « gosses » de l'équipe sont à leur tour mobilisés. Aspirants officiers au 80^{ème} RI, Aimé Giral a 19 ans et il part faire ses classes à Pézenas. À l'armée, il est comme un poisson dans l'eau. Les officiers adoptent vite « le gosse », doué pour l'exercice militaire comme le sport dans le civil. Lors de ses permissions, il rejoint les « cadets » de l'ASP, ceux

qui attendent d'être appelés sous les drapeaux, pour renforcer l'équipe qu'ils ont formée pour disputer des matches au profit des blessés et des veuves de guerre. Ils sont jeunes, ils ont des fourmis dans les jambes, alors pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable, peaufiner sa forme avant d'être incorporé et faire une bonne action ?

Mais certains de leurs aînés ne l'entendent pas de cette oreille : ils leur adressent une lettre ouverte dénonçant « des exhibitions indécentes et pénibles » et leur rappelant sèchement « Le seul maillot c'est l'uniforme, la seule équipe adverse, celle des boches, le seul sifflet admis, celui des balles ». Max Courrége enfonce le clou quelques jours après : « *On ferme les portes de la boutique quand il y a des morts au premier* ». Heureusement, ils ont le soutien du capitaine Félix Barbe. Ils constitueront plus tard l'équipe des « Green Devils », au maillot vert, couleur de l'espoir, frappé du losange sang et or barré de noir en signe de deuil. Les Catalans, peu à l'aise avec la langue de Shakespeare, les appellent les « Grains de mil » !

Mais entretemps, Aimé Giral a terminé ses classes. Le voilà au front. C'est le printemps quand il subit le baptême du feu.

Il écrit à sa mère et à sa sœur Blanche, pour les rassurer, fait son devoir et attend ses galons de sous-lieutenant. Dans leurs lettres, ses camarades de l'ASP s'inquiètent pour celui qu'ils considèrent comme leur petit frère et qu'ils savent bouillant, intrépide : « *Quelqu'un a-t-il des nouvelles de Giral ? Quelqu'un a vu le gosse ?* »

Lors de son départ en novembre, Albert Bausil, dirigeant du club, ami des

joueurs et grand admirateur d'Aimé, lui avait écrit une lettre ouverte dans le Cri Catalan. Il s'y montrait confiant, Aimé n'était-il pas « né veinard » ?

Il n'est pas le seul à croire en la bonne étoile du « petit prince » de Perpignan. On conseille à Giral de rester dans l'armée après la guerre. Il répond : « Oui, mais il faut d'abord y rester jusqu'à la paix ! »

Bausil a lancé une souscription pour faire installer au stade de la route de Thuir une plaque où serait gravé le nom des morts de l'ASP. Giral refuse d'y participer : « Moi, tu comprends bien que je ne peux rien envoyer à cette souscription qui doit m'élever un monument ! » Sans ambiguïté. Aurait-il un pressentiment ?

Au mois de juillet 1915, Aimé Giral combat en Champagne. Malade, il passe quelques jours à l'infirmerie où il a la douleur de voir arriver son camarade Marty, de l'équipe II, qui meurt dans ses bras.

Guéri, il part rejoindre sa section. En arrivant dans la tranchée, un obus explose, le blessant à l'épaule. Du moins, c'est ce que croient les médecins de l'ambulance (antenne médicale) où il est transporté. En fait, le poumon est touché. Aimé Giral meurt le 22 juillet 1915, dix-sept jours avant d'avoir 20 ans.

À l'annonce de sa mort, c'est la consternation qu'expriment les articles de journaux et les lettres envoyées à ses parents. Le champion à qui tous promettaient une si belle carrière, le futur grand architecte, le jeune homme si plein de vie, le gosse qui portait si bien son nom, comment imaginer que lui aussi était tombé ?



Le dimanche 31 juillet, un service funéraire est célébré à Notre Dame de la Réal en son honneur. L'église est comble.

Entre temps, le corps de l'aspirant Giral a été inhumé dans le cimetière du village le plus proche de l'endroit où il a été tué : Somme-Suippe, dans la Marne. Son capitaine sur le terrain, Félix Barbe, s'est débrouillé pour être présent : *« Me considérant un peu comme représentant de l'ASP, je me suis procuré une bière et je fais actuellement aménager la tombe. Giral aura une dernière demeure, modeste mais digne de sa vaillance et de son courage. »*

Après la guerre, l'heure est à l'Union Sacrée, en politique comme en rugby : l'ASP et le SOP de Brutus, les deux frères ennemis, fusionnent pour donner

naissance à l'USP (Union Sportive Perpignanaise) qui est sacrée championne de France en 1921 !

Et justement, à l'hiver 1921/22, le gouvernement propose aux familles qui le souhaitent de « récupérer » les dépouilles des leurs tombés au front. Des convois de wagons plombés sillonnent la France pour déposer dans chaque gare les cercueils exhumés sur le front.

Ceux des joueurs de l'ASP sont ainsi rapatriés pour être ré-inhumés en terre catalane. Tous sauf un : Joseph Couffe, l'arrière de l'équipe championne de France, « enterré » sur place, dans le déluge de feu tombé sur la Main de Massiges fin septembre 1915. On l'évoquera désormais comme « celui qui n'est pas revenu ».

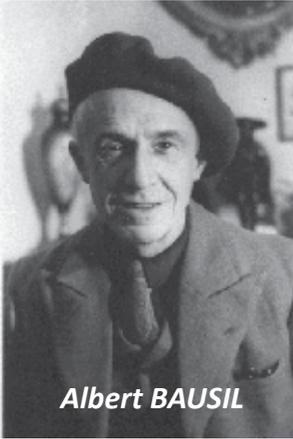
Le 24 février 1922, c'est le cercueil d'Aimé Giral qui arrive en gare de Perpignan. Les journaux l'ont annoncé et, comme Albert Bausil le lui avait promis à son départ en novembre 1914, il y a foule pour l'attendre à la gare : sa famille, les dirigeants de l'USP, les champions de France 1914 rescapés de la guerre, les nouveaux champions de 1921 sans oublier les amis et supporters. Tous l'accompagnent jusqu'au cimetière de l'Ouest où il repose désormais dans le caveau familial.

« Passe encore pour les hommes : la vie leur a donné des plaisirs, beaucoup de chagrins et parfois ce dégoût d'elle-même qui peut les en détacher (...) Oui, passe encore pour ceux qui ont vécu, ne fût-ce que quelques années ...

Mais cette belle adolescence de collégiens de rhétorique, jeune, et gaie, et sautillante ! La voir mourir ainsi, cela fait trop mal »

Max Courrége, $\frac{3}{4}$ centre de l'ASP, après la mort d'Aimé Giral

Lettre ouverte d'Albert Bausil à Aimé Giral



À un « de la classe 15 »

Mon ami, il faut fermer les cahiers et les livres. Il faut ranger le cartable, et l'équerre et les compas, et le plumier où sont « les crayons de couleur » ... Il faut ranger aussi dans l'armoire le beau maillot « lavé à neuf » et les gros souliers à crampons ... Il faut partir vers cette chose terrible : se battre.

Tu as 19 ans. Tu étais le gosse de la bande. Les autres, les aînés, étaient partis le premier jour, ardents, fervents, chantants, comme ils partaient pour Tarbes ou pour Bayonne. Toi, on t'avait trouvé trop petit. On t'avait laissé à la maison. Tu étais ce que nous appelons en catalan d'un joli nom familial et pittoresque : lo caga-niu. On t'a laissé ...

Mais, au fond, tu avais honte, un peu. Il te semblait qu'on venait, tout d'un coup, de te rayer de l'équipe et qu'on ne voulait pas de toi le jour du Grand Match ...

L'autre matin, seulement, tu as reçu ta convocation. Tu connais ça, les convocations ! Il y a deux mois, tu avais reçu l'autre, celle de la Faculté, pour le Bac. Cette fois, il s'agissait d'un examen « de physique » qui n'était pas fait pour te déplaire. Et l'athlète complet a été reconnu « bon » !

Il y a quelque chose de très joli, dans la lettre où tu m'annonces le résultat :
« ... J'aurais eu honte de ne pas être pris, de ne pas pouvoir aller venger mes camarades morts au champ d'honneur ... »

Bravo petit ! C'est à toi de les venger, en effet. Tu vas entrer dans la carrière quand beaucoup de tes aînés, déjà, n'y seront plus. Ton départ est moins brillant. Tu n'auras pas eu les cortèges enivrés du premier jour, ni les trains fleuris, ni les troupes chantantes, ni les Marseillaises envolées. Il n'y aura pas écrit « À Berlin » sur le wagon qui t'emportera, car nos espérances, aujourd'hui, sont devenues moins insolentes. Mais ta mission est plus belle. Elle se double d'un devoir. Il faut vaincre – et il faut venger.

À tes épaules de 19 ans, fières du glorieux fardeau, le flingot sera léger, qui te donnera la vengeance et la victoire. Sans doute le sac sera pesant, et la capote souvent mouillée par les brouillards de la Meuse ou du Rhin, et lourde la pelle pour les tranchées, et lourde la baïonnette pour l'assaut ... Plus lourd tout cela, que le maillot de laine blanche et que le ballon de cuir, dont ta savate magistrale se débarrassait si bien, par delà les poteaux, le soir de Toulouse ...

Maintenant aussi, il s'agit de frapper juste et fort. Je te connais. Tu ne failliras pas à la besogne. Et là tu marqueras ton essai – transformé en victoire par la volonté de tous.

Bonne chance, petit. Nous sommes sans crainte à ton sujet. Tu es né veinard. Tu pars au moment où la gloire grandit, où le danger paraît diminuer. Rassure-toi. Tu seras là « pour la seconde mi-temps ». Et tu sais que, chez nous, c'est la bonne !

Tu trouveras le quinze bien décimé ... Quatre déjà sont sur la touche. Vous jouerez incomplets. Mais tu es remplaçant et les remplaçants nous ont toujours porté bonheur.

Joue dur. Joue « personnel », nous te le permettons, mais joue serré. – Et le soir de la revanche, nous irons t'attendre à la gare avec des feux de bengale, des musiques et des palmes, pour fêter, avec ton retour, la victoire de la grande équipe, des vrais champions de la France.



« Il faudrait raconter cette vie de potache exceptionnel, célèbre dans toute la France avant d'être bachelier, quittant en cachette la blouse pour endosser le maillot, s'échappant entre deux classes pour courir au championnat, esquivant une « retenue » pour aller conquérir sur les stades émerveillés les plus beaux lauriers olympiques.

Il faudrait évoquer la carrière de cet adolescent svelte et ardent qui s'élançait dans la vie comme sur une pelouse pleine de soleil et de clameurs, pour venir tomber, à 20 ans, en plein élan, en pleine beauté, dans l'embûche insidieuse de la Mort. »

Albert Bausil dans le « Cri Catalan »

Lettres d'Aimé Giral

Vendredi 21 mai 1915 – 3h - De la 1^{ère} ligne

Bien chère maman,

J'ai bien reçu ta carte du 14 et la dernière de Blanche datée du 16. Vos nouvelles m'arrivent régulièrement 4 jours après leur départ. Le colis aussi m'est parvenu ainsi que tous les journaux. À propos de journaux, ne m'envoyez que ceux de la région, « Cri », « Indépendant », quant aux autres je les lis avant vous. (...)

On se relaie en 1^{ère} ligne chaque 4 jours. Donc 4 jours en 1^{ère} ligne et 4 jours à 3 km en arrière au ½ repos. Au repos tout se passe normalement sauf que l'on habite des espèces de villages nègres et que l'on y reçoit des marmites. Ça ce n'est rien. Mais quand on va en 1^{ère} ligne ça change. On commence par chercher une petite cabane ou grotte creusée dans la craie et la plus solide possible contre les bombes et les obus. Je te le dessine à peu près. Puis les soldats se placent aux créneaux et on se fusille presque à bout portant. Mais ce qu'il y a de plus dangereux ce sont les bombes aussi, grosses et même plus grosses que des obus. Le jour on les voit venir et on les évite tout comme un ballon de foot. Mais la nuit !! C'est alors qu'il vaut mieux être aspirant que simple soldat. Je dors bien (même à 20m des boches), je mange encore mieux et voilà.

Encore une journée et une nuit à passer et nous revenons au ½ repos. Là on se soigne et on dort car ce qui manque le plus en 1^{ère} ligne c'est le sommeil.

Lundi 31 mai 1915

Il y a tellement de choses à vous raconter que je ne sais par quel bout commencer. Mieux vaut ne pas parler de tout à la fois. Vous n'auriez qu'une vague idée de ce que peut être la vie des tranchées.

D'abord il m'est défendu de vous dire où je me trouve exactement sous peine de punition grave.

Quant à nos combats avec les boches, ce n'est pas pour le moment quelque chose d'intéressant.

Suivant les secteurs, la distance qui sépare nos tranchées de 1^{ère} ligne des leurs varie avec la forme des tranchées.

Comme on est toujours près on se bat avec des bombes ou des grenades que l'on se lance soit à la main soit avec de petits canons. De cette façon, la bombe décrivant une parabole très courbe, peut tomber dans la tranchée et cela fait des ravages. Il est vrai qu'on les voit venir au dernier moment et qu'on les évite.

Nous ici nous n'avancions pas et ne reculons pas, on reste sur place. Le travail consiste à occuper les tranchées en se relayant à surveiller l'ennemi et ne pas se laisser surprendre par lui.

Pour le moment si on avance, c'est en creusant à la sape des boyaux vers l'ennemi. De temps en temps, l'artillerie travaille par-dessus nos têtes.

Il ne faut pas croire que nous n'ayons pas de perte. Malheureusement il y a souvent des blessés et même des morts et cela malgré qu'on ne passe pas un pouce de terrain. J'ai eu dans ma section (environ 40 hommes) un sergent et 7 à 8 blessés. C'est peu, très peu et il y a des sections où les pertes sont bien plus élevées.

Dimanche 18 juillet 1915.

Bien chère maman.

Avant de recevoir cette carte, tu n'as resté deux jours sans mes nouvelles. Si j'ose t'en faire écrit bien c'est que j'ai été malade et aujourd'hui encore je suis au poste de secours. Mais ne t'alarme pas, car ce n'est rien plus cette indisposition n'a duré qu'une jour. J'avais sans doute pris froid, ce qui m'avait donné un peu de fièvre (37°7) et de la diarrhée. Après une bonne nuit de sommeil, ~~et~~ et une purge ce matin, l'appétit est revenu et le mal à la tête a disparu. J'ai bien dormi à moitié ou plutôt à 10 heures à deux heures j'ai bien fait bouillotte trois coup sur le plat et me suis en digérant mes pour le repas de à soir. Je compte monter demain à la tranchée rejoindre la compagnie. S. S. S. S. S.

Jeudi 3 juin 1915

Chère famille,

Qu'y a-t-il de neuf à Perpignan ? Envoyez-moi des détails, pour si petits qu'ils soient ils sont toujours intéressants. Je reçois bien tous les jours l'Indépendant, c'est déjà quelque chose.

Un renfort nous est arrivé venant du 53^{ème}. Il y a bon nombre de catalans assez vieux. Il en est un que vous connaissez sûrement : Alteza (policier à Perpignan. Recherche dans l'intérêt des familles, police privée etc ...) Il est de la classe 1892 et porte deux grosses médailles.

Je vis constamment avec Marty. C'est un très bon camarade et nous nous accordons très bien. J'attends de vous une longue lettre.

Bon baisers.

Mercredi 16 juin 1915

Chère sœur,

Enfin voilà une bonne nuit de passée. Etant en réserve j'ai pu roupiller à mon aise. Comble de bonheur, j'avais dans mon trou un matelas qui appartenait sûrement à un habitant du village de P... d'où nous ne sommes qu'à 100 mètres. Comme établi nous avons une porte d'armoire à glace et à l'orifice de ma cagna se dresse une vieille pendule réveil à moitié démolie, mais il y a encore le timbre et le marteau, ce qui fait que je pourrais presque lui faire tourner le réveil. Il est 16h et je viens de dormir. Un peu de sieste ne fait pas de mal. Envoyez du camphre et une pile électrique ... et quelques petits suppléments tels que des bananes.

Bon baisers

Dimanche 20 juin 1915

Chère maman et chère petite sœur,

Aujourd'hui c'est le repos complet. Non parce que c'est dimanche mais parce que ce soir nous remontons aux tranchées.

Pendant que je vous trace ces quelques lignes une brise fraîche apporte jusqu'à moi des flots de musique du 80^{ème} qui donne son concours à la messe hebdomadaire où le général, qui est un fervent croyant, assiste au premier rang, les bras croisés. À l'instant, un chœur de soldats entonne derrière l'autel de verdure, un cantique patriotique. On ne se figure pas ici qu'à 2 km plus au nord, c'est la guerre qui continue. Ce matin grand messe, ce soir avant le départ grand concert officiel, au théâtre de la nature, avec des artistes de chair et la musique militaire. Hier a eu lieu un petit concert improvisé où un parigot nous a bien égayés avec son bagout. Demain ... demain ce sera le concert des bombes et du canon.(...)

Hier en allant accompagner la compagnie aux douches à Sommes-Suippe, j'ai rencontré une bande de catalans : Pujol, Barbier, Florence etc ... Ces veinards qui sont partis avant moi sont toujours en arrière et ne font que de l'exercice.

Ma santé est toujours bonne et mon appétit encore meilleur. À la popote avec la compagnie quand l'ordonnance me sert on annonce toujours « 3 portions pour le gosse ». Tu peux juger par cela si je bouffe !

Bons baisers

Lundi 21 juin 1915

Chère maman et chère petite sœur,

Comme je vous l'ai écrit hier me revoilà en ligne pour 6 jours. Le secteur où je suis n'est pas des plus mauvais sauf un petit coin. Ce qu'il y a de chic c'est qu'à 15m en arrière de la 1^{ère} ligne on peut se balader presque en plein champ ou tout au moins en plein air, sans crainte d'être vu par les boches de l'autre côté de la crête. Nous sommes juste au dessus du village de P... dont nous voyons les quelques ruines autour de nous. C'est fantastique le nombre de morts qu'il y a. On y marche dessus et ça fait ressort ou bien ils sont sur le côté de la tranchée et retenus par un grillage ou une claie. Une simple croix en bois, en branchages plutôt, pas plus haute que 20 cm marque leur place.

À l'instant il est 17 heures, les cuisiniers portant la soupe me remettent un paquet, j'interromps ma lettre pour l'ouvrir et vérifier le contenu ... le saucisson sera excellent, il a l'air fameux. Les langues de chat étaient en bouillie.

Ici tous les jours il y a des boches qui se rendent et ils sont unanimes à dire que s'ils étaient sûrs des bons traitements ils se rendraient encore bien plus nombreux ; dans le jour la chaleur est torride et les nuits froides. Par malheur ce soir on a oublié la correspondance aux cuisines. Aussi je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui.

Je vous embrasse bien fort

Dimanche 27 juin 1915

Chère sœur,

Ta lettre où tu cherches sans y parvenir à me démontrer la nécessité de croire aux mystères du catholicisme m'est parvenue. Inutile d'insister, les exemples que tu me donnes peuvent être réfutés par autant d'exemples que je pourrais te citer (lire les livres les plus récents sur la philosophie). La meilleure raison pour défendre ma

cause est la suivante : « s'il existait un bon Dieu tel que le dépeint le programme catholique, il ne permettrait pas que le fléau de la guerre continue à faucher des milliers et des milliers de vies humaines ». S'il est des hommes, des athées, qui en mourant prononcent les paroles rituelles de « Mon Dieu », ils s'adressent alors à l'être suprême, à l'être mystique et inconnu, au mystère ou plutôt à cette force mystérieuse qui guide le monde.

Ces jours derniers as-tu lu l'article ou plutôt l'interview du pape. Celui-là par exemple la salit en approuvant le torpillage du « Lusitania ». C'est le comble !

Jeudi 15 juillet 1915

Chère famille,

J'ai reçu hier et aujourd'hui vos deux lettres relatant votre excursion au bord de la grande bleue. Passez le temps au mieux que vous pourrez. Profitez, profitez des beaux jours. Ici on les regrette parfois.

J'ai déballé le gros colis. Mais vous l'avez trop serré et une orange s'est crevée et pourrie. Le sucre s'est répandu et ça a fait un pastis. Je vous ai dit que le pauvre Marty était mort. C'était son heure. Il a été tué à 2h du matin. Nous devions être relevés la veille à 20h et de plus sa section était en réserve. Il n'avait donc rien à faire en 1^{ère} ligne. Eh bien ! la destinée a voulu que ce soit dans ces conditions qu'il meure.(...)

Dimanche 18 juillet 1915

Bien chère maman

Si je ne t'ai pas écrit hier c'est que j'ai été malade et aujourd'hui encore je suis au poste de secours. Mais ne t'alarme pas car ce n'est rien plus. Cette indisposition n'a duré qu'un jour. J'avais sans doute pris froid ce qui m'avait donné un peu de fièvre (37°7) et de la diarrhée. Après une bonne nuit de sommeil et une purge ce matin, l'appétit est revenu et le mal à la tête a disparu. J'ai bien déjeuné à midi ou plutôt à 10h. A quinze heures j'ai bien bouillonné trois œufs sur le plat et je me sens en disposition pour le repas de ce soir. Je compte monter demain à la tranchée rejoindre la compagnie. (...)

Je reçois ta lettre du 14 dans laquelle tu me dis avoir rencontré Mme Marty. Elle est à plaindre quand même car la mort de son fils n'est pas faite pour la réjouir. Je compte recevoir sous peu le livre de Bausil ainsi que le 2^{ème} colis.

Bons baisers pour toi et pour Blanche

Lundi 19 juillet 1915

(la dernière lettre écrite de sa main)

Voilà mon 2^{ème} et dernier jour passé au poste de secours. Ce soir je suis allé en compagnie du sergent infirmier (un perpignanais) à Sommes Suippe où j'ai assisté à la revue de Célis et Morellet qu'annonce le Cri et qui doit se jouer dimanche prochain. J'ai reçu le Sporting mais pas encore le dernier colis. A quand le livre de Bausil ? J'espère que l'indisposition de Blanche ne sera pas plus grave.

Lettres reçues après sa mort par ses parents

Vendredi 23 Juillet 1915

Mon Cher Ami Giral

Cette missive qui donne suite à ma lettre d'hier, malheureusement, vient vous apprendre une bien triste nouvelle et le grand malheur qui vous frappe, si cruellement, dans l'affection de votre cher fils.

Oui mon cher Giral, ton fils est mort en brave et voici comment.

Le 19 courant dans l'après-midi, j'eus la visite de ton cher enfant, que je n'avais pas encore vu, depuis le commencement de cette terrible guerre. Et surtout dans son costume d'aspirant, de ce régiment d'élite le 80^{ème} Régiment d'Infanterie. Vers 6 heures du soir il me quitta pour reprendre son poste dans les tranchées. C'est là que le même soir il a été blessé, à son poste d'honneur, d'un éclat d'obus, derrière l'épaule, qui lui a perforé le poumon.

Je suis allé encore hier lui rendre visite à l'ambulance N° 7 – XVI. Je l'ai trouvé très abattu.

C'est alors que j'ai décidé de vous envoyer la lettre que vous devez avoir reçue, avant celle-ci. Et que j'ai montrée à votre cher enfant avant de la cacheter. Il l'a prise dans ses doigts, l'a portée à ses lèvres, et l'a baisée longuement sur le mot parent où la trace existe, encore. Le temps de mettre la lettre à la poste, et revenir près de lui, votre regretté fils disait les dernières paroles, textuelles que voici : « les majors m'ont caché que j'étais mortellement blessé, je le sens je vais mourir, donnez bien le bonjour à mon père, et à ma mère, et à vous autres au revoir. »

Je me suis empressé d'aller voir le médecin chef et sur mon insistance ; j'ai réussi à pouvoir le faire mettre dans un cercueil, chose qui n'existe que pour les officiers. L'enterrement aura lieu cet après-midi à 4 heures ½, c'est-à-dire vingt heures après son décès. Je l'ai fait photographier après sa mort ; je vais faire photographier sa tombe et vous l'enverrai. Une consolation mon cher Giral, ton fils est mort en brave.

Je m'associe à ta peine, et je le pleure avec toi, comme un frère.

Donc Cher ami du courage, et avant de se quitter, je te transmets les signatures de quelques-uns des camarades qui l'ont conduit à sa dernière demeure. Je te serre la main.

Gustave Marcerou.

Conducteur. Convois Autos par Paris

23 Juillet 1915

Monsieur

La mission de l'aumônier militaire est souvent pénible, surtout lorsqu'il est obligé de porter à des parents des nouvelles propres à briser le cœur. La foi seule et l'amour de la patrie peuvent atténuer la douleur et donner la force de la supporter. Votre fils Giral Aimé aspirant au 80^{ème} Infanterie gravement blessé il y a trois jours, a été porté à l'ambulance. Malgré les soins empressés qui lui ont été prodigués, et les consolations que j'ai pu lui donner comme aumônier et compatriote, nous avons

été impuissants devant la gravité de la blessure. Votre fils succombait hier soir 22 courant à 7h du soir. J'ai pu cependant lui donner les secours religieux et l'encourager jusqu'au dernier moment. Son corps mis dans un cercueil repose dans le cimetière de Sommes Suippes (Marne) et sa tombe est surmontée d'une croix portant son nom. C'était un vaillant soldat très aimé de ses chefs et sa conduite a fait l'admiration de ses camarades. En vous offrant mes condoléances, je prie Dieu de vous donner la force de supporter la douleur. Recevez monsieur l'hommage de mes sentiments respectueux.

Abbé Vignes aumônier militaire (originaire du Soler)
32^{ème} division - SP140

Lyon, ce 28 Juillet 1915

Amis,

Aujourd'hui on vient de m'apporter la plus terrible mauvaise nouvelle qui m'ait été annoncée jusqu'ici.

Aimé vient de tomber pour sa patrie. Quel coup à mon cœur : votre fils était mon plus cher camarade parmi tous les autres ; chez moi, il était chez lui ; il jouissait de la plus grande estime à la maison ; mes parents l'aimaient comme ils aimaient leur fils ; quand il venait nous voir, tout était pour lui ; il était venu en quelque sorte, grossir le nombre des membres de ma famille : c'était mon frère.

Et voilà qu'à présent cette malheureuse guerre vient de nous le ravir. Est-il possible qu'Aimé soit mort, lui qui regorgeait de vie et de soleil !

Vous pouvez être fiers quand même, il est mort en héros, chose qui n'est pas due à quiconque. Non seulement nous, mais tout le monde l'aimait ; tout le monde le voulait pour camarade et l'on s'en faisait un honneur.

Jamais je ne pourrai l'oublier ; les beaux jours passés ensemble ne font qu'augmenter ma douleur en y pensant. Canet ! Sports ! Voilà deux mots que je ne pourrai entendre sans verser quelques larmes. Aimé avait sa place dans toutes les réjouissances : comment ferons-nous à présent ?

Je pleure comme un enfant, en le voyant comme dans un rêve, courir si fièrement sur la pelouse, revêtu de ce maillot sang et or ; qui pourra oublier cette figure pleine de grâce et de bonté ? Personne, car Aimé était le modèle du fils et du camarade.

C'était mon frère. Comment ferai-je pour le remplacer ? Je suis déjà sûr de ne plus en trouver de pareil. Que de larmes il fera verser, et que de bouches prononceront maintes fois : « Pauvre Aimé, un si charmant garçon ! »

Son souvenir restera toujours présent dans mon cœur : je lui réserve la meilleure place ; sa gracieuse image restera à jamais présente dans l'esprit de ses camarades. Aimé aura sûrement pensé à moi avant de rendre son dernier soupir ; je relirai souvent les innombrables lettres qu'il m'a écrites depuis son départ au front.

Amis ! je ne trouve pas de mots assez émus pour vous prouver ma profonde douleur. Sa photographie m'est indispensable. Combien je serai heureux si vous pouviez m'en faire parvenir une : ce serait pour moi une grande consolation. J'aurais préféré souffrir horriblement, pourvu qu'Aimé restât à jamais près de nous. Je me fais l'interprète de ma famille pour vous présenter, en même temps que les miens, mes condoléances les plus attristées.

Badie Charles

Le Dimanche 8 Août 1915.

Mes chers tous,

Depuis trois jours je connais une bien fatale nouvelle qui fait désespérer de tout. Aimé Giral est mort ; ce grand beau blond athlète pour lequel je professais tant d'admiration n'est plus. Victime de cette guerre atroce qui comptera tant et tant de victimes, mort de cette tuerie à laquelle nous sommes tous voués. Un sentiment de désespoir, mêlé de rage ou de découragement m'a rendu morne et abattu en apprenant cette chose si triste.

Pauvre père qui après un si grand triomphe reçoit un si rude coup. Pauvre mère qui l'admirait d'un cœur si attendri et joyeux. Quel rude coup pour la famille, pour Perpignan, pour l'ASP. Et tout ça, un seul mot l'arrête. C'est la guerre dans toute son horreur. Je prends part à cette douleur.

J'attends le Cri qu'on m'envoie de la maison toutes les semaines et qui va m'attendrir sans doute. Pauvre Aimé ! Que de souvenirs ! Je me trouve dans un secteur terrible, celui où est Brutus.

L. Broc. Maréchal des logis artificier
Train de combat. 281 de ligne

Ce 23 Août 1915

Mon cher oncle,

Je viens vous présenter toutes mes condoléances émues. Vous voudrez bien m'excuser de venir raviver encore, dans votre cœur de père si durement éprouvé, la mémoire de peines douloureuses causées par la mort d'Aimé pour lequel vous aviez tant d'affection. Je comprends cela et prends part à ces peines. La belle page que lui a consacré le Cri Catalan est un hommage à la vérité et tous ceux qui l'ont connu le regretteront autant pour le caractère si aimable et enjoué que pour ses grandes qualités qui l'ont rendu si populaire.

Il faudra vous consoler de ce malheur, mon cher oncle, et penser à l'honneur que va ajouter à votre famille la mort d'un aussi noble cœur pour la grande cause que nous soutenons tous.

Je m'imagine le désespoir de Blanche et de sa mère. Combien sont nombreuses déjà les familles éprouvées et combien d'autres le seront encore.

Lorsque j'ai appris la mauvaise nouvelle, j'étais cantonné à 7 km de Sommes-Suippes et à l'aide d'une permission j'ai pu me rendre sur la tombe l'après-midi du Dimanche 1^{er} août.

Elle se trouve dans le nouveau cimetière au sud du village, à environ 500 mètres de l'ambulance où il a vécu ses dernières heures. Là où je suis allé me renseigner on m'a donné des détails sur sa blessure et sa mort. Monsieur Cazis de Lapeyrouse vous aura expliqué tout cela. L'émotion que j'ai ressentie devant l'entourage noir qui la distingue des autres tombes, a été grande et des larmes ont coulé de mes yeux en songeant au passé de ce pauvre petit caché là à jamais sous cette terre blanche. C'est si douloureux l'aspect de ces cimetières en pensant surtout qu'un être cher y repose.

Ah ! c'est affreux la guerre ! et rien, aucun avantage accordé par une paix en supposant qu'elle tourne en notre faveur, ne pourra compenser les sacrifices humains

et les misères endurées. Il faut pourtant se résigner, car la vie n'est faite que de déceptions, et attendre des jours meilleurs.

Il vous restera encore votre fille pour vous consoler de ce malheur irréparable.

De coeur avec vous, mon cher oncle et je vous adresse l'expression de tous mes sentiments les plus émus.

J. Malé

*Hôpital Militaire
D'Amélie les bains
Le 22 Août 1915*

Cher Monsieur Giral

Je suis très touché par votre lettre. Croyez que si quelqu'un partage et comprend votre douleur, c'est bien le vieil ami d'Aimé, si fier de lui, si orgueilleux de ses exploits et de ses qualités prodigieuses. Vous savez que je fus l'un des premiers à deviner en lui les promesses qu'il devait si bien tenir ... Vous savez quelle camaraderie m'unissait à lui, dans tous les instants de sa vie de collégien et de joueur. (...)

Le souvenir d'Aimé ne périra pas. Je me suis attaché à cette œuvre du monument à nos morts avec tout mon dévouement et tout mon cœur.

Déjà, la somme que je m'étais assigné est dépassée. M. Gustave Violet, le sculpteur qui exécutera mon projet, s'est mis à l'œuvre. Les générations qui viendront connaîtront le nom de votre petit héros, et s'inclineront devant lui. (...)

Vous trouverez ci-joint une bien triste photo prise par mon ami le lieutenant de Lapeyrouse, et représentant la tombe de votre fils. Peut-être l'avez-vous déjà reçue ? Je me fais un devoir de vous l'envoyer quand même.

Pierron m'a aussi envoyé une photo plus triste encore ... Celle-là, je ne vous l'envoie pas. Je tiens simplement à vous dire que je l'ai, et que, plus tard, quand votre cœur de père aura la force d'en supporter la vue, je la tiendrai à votre disposition.

La seule chose que je puis vous dire à ce sujet, c'est qu'Aimé a conservé après la mort la physionomie la plus douce, la plus calme, la plus apaisée qui soit. Ce sera une consolation pour vous de savoir qu'il s'est éteint ainsi, sans souffrance, et que son pauvre petit visage chéri n'a gardé sur lui aucune trace de douleur.(...)

Croyez, cher monsieur Giral, à l'amitié bien dévouée du vieil ami de votre fils qui pleure avec vous et gardera éternellement avec vous son souvenir.

Albert Bausil



Son nom au fronton du stade



Jusqu'en 1939, l'équipe fanion de Perpignan évolue sur la pelouse du stade de la route de Thuir, rebaptisé « Jean Laffon » en 1922 en souvenir d'un vice-président de l'ASP tué lui aussi à la guerre, en 1916.

Désormais le club s'appelle l'USAP, après la fusion de l'USP avec les Arlequins Perpignanais le 5 mai 1933 et dans la vitrine des trophées, trois autres Boucliers de Brennus se sont rajoutés à celui de 1914 : en 1921, 25 et 38.

Une mésentente entre la Société Immobilière de Perpignan, propriétaire du stade, et l'USAP, qui ne payait plus ses loyers, oblige les dirigeants à quitter le berceau historique du club pour trouver une autre pelouse, de l'autre côté de la Têt, avenue du Vernet.

Il faut faire de gros travaux, changer l'orientation du terrain et construire de nouvelles tribunes mais grâce à la générosité de certains dirigeants et l'appui du colonel Pascot qui met lui-même la main au portefeuille, le nouveau stade est inauguré le 13 octobre 1940.

Joseph Pascot est alors directeur des sports et adjoint de Jean Boroira, commissaire général à l'Education Nationale et aux Sports du régime de Vichy.

Maréchaliste, convaincu que les sportifs amateurs vont former la nouvelle chevalerie qui va aider à relever la France, ce St Cyrien est connu pour avoir interdit les sports professionnels et en particulier le rugby à XIII.

Natif de Port Vendres, c'est lui-même un quinziste puisqu'il a joué à l'USP

juste après la Grande Guerre, au poste de demi d'ouverture où il a pris la succession ... d'Aimé Giral !

Champion de France en 1921 et 25 sous les couleurs perpignanaïses, sélectionné en équipe de France, il tient à faire de l'USAP le modèle du club omnisport amateur dont il rêve.

Le nouveau stade, flanqué de courts de tennis, d'une salle de boxe et même d'un fronton de pelote basque, doit en être l'écrin et l'instrument parfait.

Et pour servir d'exemple aux jeunes sportifs qui le fréquentent, on lui donne le nom de celui qui est resté dans toutes les mémoires, tant par son exploit en finale du championnat 1914 que par sa mort héroïque un an plus tard au front, Aimé Giral.

Son nom ainsi que celui de ses 6 camarades champions de France tombés dans les tranchées figurent sur le monument aux morts de l'ASP, inauguré le 2 mars 1919 au stade de la Route de Thuir suite à une souscription lancée par le Cri Catalan, le journal d'Albert Bausil. Après la fusion qui a donné naissance à l'USP, une deuxième plaque de marbre reprend la liste en y ajoutant les joueurs du SOP eux aussi tués pendant le conflit. Au total, les deux clubs perpignanaïses auront perdu 49 joueurs et dirigeants pendant la Grande Guerre.

Lorsque l'USAP aménage au Vernet, les deux plaques sont transférées dans le nouveau stade. D'abord installées en bordure du terrain, elles sont désormais visibles derrière la tribune Chevalier, à gauche en entrant dans l'enceinte, face à la boutique de l'USAP.



Finale du Championnat de France 1914

A Toulouse, le 3 mai 1914
AS Perpignan bat Stado Tarbes : 8-7 (m.t.0-0)

Pour ASP : 2 essais François Nauté (60^e), Félix Barbe (76^e),
1 transformation, Aimé Giral (76^e).

Pour Tarbes : 1 essai, Jean Lasteraray (45^e), 1 drop, Amédée Gardeix (50^e).

L'équipe de l'ASP :

Joseph Couffe

Joseph Amilhat - Maxime Courrège - Félix Barbe (cap.) Paul Serre

(o) Aimé Giral – (m) François Fournier

Georges Lacarra – Jean Roques – Joseph Lida

Maurice Gravas – François Nauté

Edouard-Albert Joué – Raymond Schuller- André Cutzach.

Entraîneur : M. Augistrou.

Président : Edmond Benoît.



Les champions de France de l'ASP tombés au front

- le talonneur **Raymond Schuller**, né le 11 juin 1890 à Toulouse, employé de commerce, marié en février 1914, champion en mai, mobilisé le 2 août au 53^e RI, mort le 20 à Rorbach lès Dieuze en Moselle à 24 ans. Son décès ne sera connu que 4 mois plus tard.

200 soldats du 53^e ont été tués le même jour dans le même engagement.

- le 2^e ligne **Maurice Gravas**, né le 26 novembre 1885 à Millas, ancien élève du Collège de Perpignan, de l'équipe qui a fondé l'ASP en 1902, vigneron, soldat au 44^e colonial, tué à Billy le Grand dans la Meuse le 20 septembre 1914.

- **François Fournié**, né le 23 février 1888 à Canet, militaire, demi de mêlée, sous-lieutenant au 53^e, tué le 24 septembre 1914 au Bois de Hazelle en Meurthe et Moselle à 26 ans.

250 soldats du 53^e sont morts dans cet engagement le même jour.

- **Joseph Lida**, né le 4 janvier 1891 à Canet, 3^e ligne aile, sergent puis sous-lieutenant au 53^e, tué le 1^{er} novembre en Belgique quelques jours après avoir été fait officier sur le champ de bataille à 23 ans.

- **François Nauté**, né le 27 février 1893 à Torreilles, 2^e ligne, vigneron, soldat puis caporal au 53^e, tué le 9 novembre 1914 à Zillebecke en Belgique à 21 ans.

Lors de la bataille qui a vu périr Lida et Nauté dans le Saillant d'Ypres, plus de 1000 hommes du 53^e ont également trouvé la mort.

- **Aimé Giral**, né le 8 août 1895 à Perpignan, demi d'ouverture, collégien, aspirant officier au 80^e, le 22 juillet 1915 à Somme- Suippe en Champagne à 19 ans, 17 jours avant de fêter ses 20 ans.

- **Joseph Couffe**, né le 19 septembre 1894 à Perpignan, arrière, dessinateur aux Ponts et Chaussées, sous-lieutenant au 80^e, tué le 30 septembre 1915 dans la Main de Massiges dans la Marne à 21 ans.



« « *Pauvre petit Giral ! Il était l'une des gloires de l'ASP. Il ne comptait que des amis parmi nous. Ce fut une longue exclamation de regret, de douleur, quand on a appris sa mort* » »

Journal « Le Roussillon »

HOMMAGE À AIMÉ GIRAL



À la demande d'Hélène Legrais, le jeudi 3 mai 2012, la municipalité de Perpignan a apposé une plaque commémorative sur la façade de la maison natale d'Aimé GIRAL, au 10 rue Grande la Réal à Perpignan, toujours propriété de la famille.

L'Amicale des Anciens d'Arago l'a soutenue dans son initiative en appuyant sa proposition par l'envoi d'un courrier du Président Robert Blanch au maire de Perpignan et en participant à la cérémonie officielle qui s'en suivit.



Hélène Legrais et quelques membres de AAA

Souvenir Français



Historique

Le Souvenir Français a pris forme en Alsace Lorraine en 1872, à la suite de son annexion par la Prusse après la défaite du II^e Empire. A Metz, des femmes et des jeunes eurent l'initiative de donner une sépulture décente aux soldats morts pour la France délaissés par l'occupant. On les appela les dames de METZ. Leur exemple se propagea très vite à travers ces deux provinces tombées aux mains de l'ennemi. Elles affirmèrent avec courage leur attachement au pays perdu en allant fleurir les tombes en costume traditionnel. Le culte du souvenir était né. En 1887, XAVIER NIELSEN, professeur à Strasbourg, qui ne s'accommodait pas de la présence allemande fut contraint de quitter le territoire. Revenu en France il créa une association qu'il appela le Souvenir Français afin de maintenir le lien avec ceux restés de l'autre côté de la frontière et susciter une solidarité nationale pour le respect des morts de tout le pays.

Les différents conflits, tant en Europe qu'à travers le monde, et ce jusqu'à nos jours, ont renforcé la mission de mémoire qu'il a faite sienne mais aussi celle que lui a confiée l'ETAT : l'entretien des tombes des civils et militaires morts pour la France.

Le Souvenir français, fondé en 1887, reconnu d'utilité publique en 1906, est une des plus anciennes associations de France. Rattachée au ministère de l'Intérieur elle n'est pas un rassemblement, comme on le croit souvent, d'anciens militaires ou anciens combattants, même si ceux-ci y sont nombreux. Ouverte à tous, elle observe une totale neutralité en matière politique, philosophique et confessionnelle.

Le Souvenir Français dans les Pyrénées Orientales

Il est représenté par une délégation générale rattachée à la présidence du Souvenir Français, dont le siège est à PARIS, auquel sont rattachés 200 000 adhérents en France et à l'étranger. La délégation départementale est divisée en 61 comités qui couvrent toutes les subdivisions provinciales du département et compte 5 200 adhérents, ce qui place la délégation en tête au plan national.

Son action : une double mission : conserver la mémoire de ceux qui sont morts pour la France, la transmettre aux jeunes générations.

L'entretien et le fleurissement des tombes, des monuments, des carrés militaires réservés dans les cimetières incombent à l'association, quelle que soit l'importance de la commune. A PERPIGNAN cela se traduit par 3 carrés militaires et 550 tombes. Des actions ponctuelles ont été menées pour sortir de l'oubli ceux qui ont perdu la vie pour défendre la liberté. D'autres vont être entreprises. Elles seront de plus en plus nombreuses avec l'érosion des générations et le déplacement des familles.

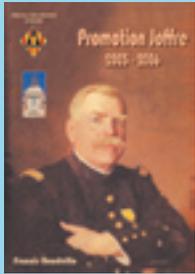
A titre d'exemple nous citerons en 2014/2015 : la réhabilitation de deux tombes abandonnées à SERRABONNE, deux autres au TECH, une tombe commune ravagée par un glissement de terrain à BOULE d'AMONT qui avait emporté 13 corps dont il a fallu rechercher les noms. La pose de plaques à FOSSE, VILLEMOLAQUE, St. ARNAC. Plusieurs petites communes n'avaient pas de monument aux morts : FONTRABIOUSE, CASEFABRE, GLORIANE, VALCEBOLLERE. D'autres ont été rénovés : ESPIRA de L'AGLY, BOULE D'AMONT. La participation du Souvenir français s'est élevée à 35 000€ pour le patrimoine mémoriel. Le Souvenir Français se tourne vers la jeunesse pour lui passer le relais. Une école de jeunes porte-drapeaux vient d'être ouverte. Des actions sous forme d'exposés et de conférence sont développées avec le support de l'Éducation Nationale dans les écoles. Enfin le Souvenir Français des P.O participe au financement des voyages sur les lieux de mémoire du département, mais aussi en Normandie, dans le nord et dans l'est de la France.

Le monde des associations patriotiques est appelé à se restreindre avec le départ de nos aînés. Le Souvenir Français accessible à tous est de ce fait à même de se régénérer pour perpétuer la mémoire et veiller sur nos valeurs.

C. LEPLAT - Président du Comité du SOUVENIR FRANCAIS à PERPIGNAN.

Les promotions de AAA

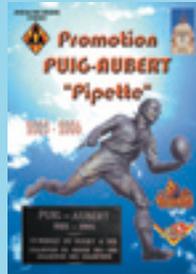
Chaque année, l'Amicale des Anciens d'Arago, en partenariat avec l'administration du lycée Arago, baptise, de façon républicaine, les élèves de seconde entrant au lycée.



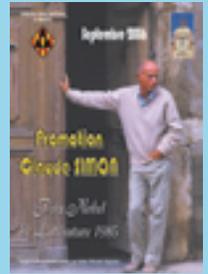
2003 :
Joseph JOFFRE



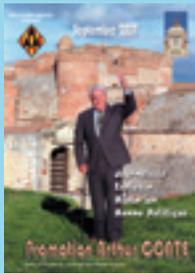
2004 :
Joan Pau GINÉ



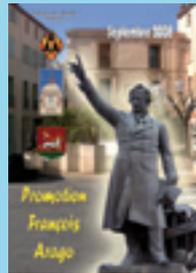
2005 :
PUIG-AUBERT «Pipette»



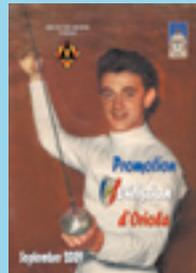
2006 :
Claude SIMON



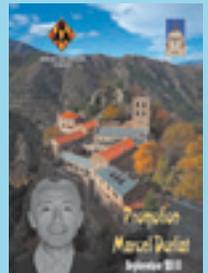
2007 :
Arthur CONTE



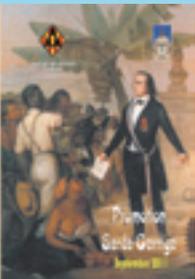
2008 :
François ARAGO



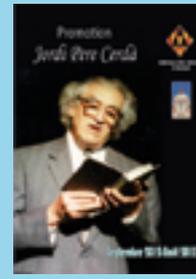
2009 :
Christian d'ORIOLA



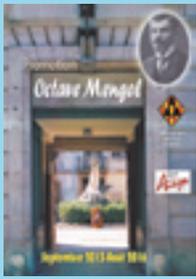
2010 :
Marcel DURLIAT



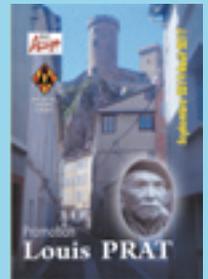
2011 :
SARDA GARRIGA



2012 :
Jordi Pere CERDA



2013 :
Octave MENGEL



2014 :
Louis PRAT